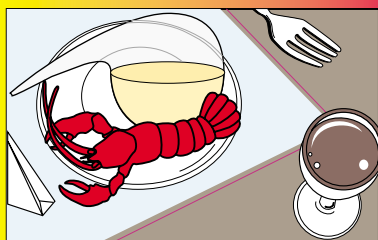


FRANCE INFO et POUR LA SCIENCE

vous invitent
à écouter la chronique
de Marie-Odile Monchicourt :

Info Sciences

Tous les jours
sur **France Info**
à 15 heures 41,
17 heures 10,
20 heures 12,
22 heures 12,
et 23 heures 42



Les prochains
résultats présentés
dans la rubrique
Science et Gastronomie
seront annoncés sur
France Info
le 27 mars 1998.

FRANCE

info

Dictionnaire

Le Trésor, dictionnaire des sciences

Sous la direction de Michel Serres et
Nayla Farouki. Éditions Flammarion,
1997.

Les dictionnaires scientifiques sont à la mode : j'en ai compté trois nouveaux l'année dernière (à la rédaction desquels j'avoue avoir plus ou moins participé). À l'exemple d'un des plus célèbres, on sème désormais le savoir à tout vent. Le dernier d'entre eux vient de paraître, sous la direction de Michel Serres et de Nayla Farouki. En fait, il ne s'agit pas d'un simple dictionnaire des sciences, mais d'un Trésor, comme, en lettres dorées, nous en avertit la page de titre. La «quatrième de couverture» renchérit : «Ce dictionnaire des sciences est un Trésor qui donne à chacun le privilège de comprendre la beauté du monde, il réunit la quintessence des idées de la science d'aujourd'hui, il rend accessible les notions les plus ardues, il suscite la curiosité et l'envie de savoir, il autorise l'appropriation de ce savoir.» Comment ne pas s'arrêter devant une devanture si brillamment illuminée ?

Il faudrait évidemment un monstre toupet pour oser rendre compte en quelques lignes d'un ouvrage de plus de 1 000 pages, consciencieusement rédigé par une équipe de neuf collègues parmi les plus honorables et les plus instruits, et destiné à être dégusté à petites gorgées, au rythme des curiosités et des lacunes de tout un chacun. D'autant que «si de rares entrées furent rédigées par un spécialiste seul, l'immense majorité le fut par deux, trois, voire par tous les auteurs». Un critique isolé n'a donc droit qu'à un temps de parole limité : il l'utilisera avec la modestie qui convient.

Plongé au hasard dans quelques-uns des articles (anonymes) qui concernent la discipline qu'il connaît le moins mal, le chimiste que je suis en ressort rafraîchi et enrichi. Le souci du style, de l'image qui frappe et du point de vue original y est constamment présent. Un appel «à lire après ou avant», en tête de chaque article, permet de mieux le resituer dans un contexte général. Un spécialiste plus exigeant que moi notera toutefois qu'à l'article *cristaux liquides*, on ne parle pas de la découverte inattendue et importante des molécules mésomorphes en forme de disques.

Ailleurs, à l'entrée *reconnaissance moléculaire*, il s'étonnera d'entendre affirmer que la «fabrication des circuits plus miniaturisés encore que l'électronique actuelle» est déjà à l'actif de la chimie supramoléculaire (la formulation sera sans doute plus d'actualité dans une prochaine édition).

Toutefois, les remarques mineures de ce genre, qu'on pourrait sans doute pouvoir multiplier, n'entament en rien la bonne impression que je retire de ce nouveau dictionnaire, pardon ! De ce *Trésor*.

Depuis Jean Le Rond d'Alembert et son discours préliminaire de l'*Encyclopédie*, en passant par Adolphe Wurtz et cet autre discours préliminaire du *Dictionnaire de chimie pure et appliquée*, sans oublier E. Littré et la préface de son *Dictionnaire de la langue française*, etc., la tradition veut que les auteurs ou les responsables de ces grands inventaires des connaissances de leur temps ouvrent la marche en exposant leurs méthodes, leur philosophie et leurs ambitions. M. Serres répond présent à cet appel de l'histoire en nous offrant les xxxix pages d'une préface de son *Trésor*.

Oserais-je, pour citer le présentateur lui-même, relever que le bilan de ce gros ouvrage est «légèrement incliné» et qu'«une sorte de diagonale divise [...] secrètement [ses] pages, non pas tout à fait à l'axe droit que devrait tracer l'équilibre d'un bilan. D'un côté s'accumule le volume immense des notions assez stables, reçues de siècles passés ou récents, renforcées par les critiques pertinentes que le temps y ajouta ; édifice puissant dont les fondations assurent encore notre raison et sans doute pour longtemps ; cet héritage a formé savants et non-savants parce qu'il se compose non seulement de résultats et de méthodes, mais aussi d'une philosophie que nous avons reçue en même temps que nos langues et nos cultures, notre vision du monde et de la connaissance. De l'autre côté de la diagonale s'annoncent les inventions que notre génération produisit, fragiles parfois et destinées, peut-être, à disparaître ou, au contraire, annonciatrices d'un temps si nouveau qu'il rendra en partie illisible la colonne d'en face et qu'il devra redresser les perspectives de l'histoire des sciences pour assurer la compréhension du monde d'aujourd'hui et sa cohérence avec celui de naguère et jadis [etc., etc.].» Tout cela pour dire qu'on trouvera dans ce dictionnaire du «classique», du «moderne» et même du «postmoderne».

Suivent quatre chapitres, eux-mêmes divisés en 30 sous-chapitres,

qui visent à conférer à l'ensemble le mystérieux éclairage qui convient. Parmi leurs sous-titres, on citera, à titre d'exemple : *Abondance et rareté... Lire, ne pas lire ou lire autrement... Le vide élimine le paysage : l'Univers élimine le divers... Du singulier au singulier... L'ancienne et double vision du monde, pagus et pages...* Bref, à la lumière de cette préface-viatique, «pris par la main, le lecteur peut enfin comprendre les lignes de force de la pensée scientifique, aujourd'hui, enracinées qu'elles sont dans une histoire bimillénaire de tâtonnements et de fulgurances». Une telle littérature ne se pastiche pas!

Rassurons-nous : les auteurs des articles de ce dictionnaire n'ont pas tous le même goût du bavardage étincelant et futile.

Jean JACQUES



Mercure debout sur le Globe terrestre. À côté de lui, le caducée qu'ont adopté comme insigne les professions de santé.

Pharmacie

Un pharmacien raconte

Paule Fougère. Éditions Buchet-Chastel, 1997.

Reconnaissons-le : nous sommes tous pharmacodépendants ! Quand nous sommes malades, nous guérissons (le plus souvent), mais presque toujours en ayant pris des médicaments. D'où une association qui crée une forme de conditionnement... Pour combattre la plupart de nos maux, le médecin ne dispose, en effet, que d'une arme, le médicament, et d'un rituel, la prescription ; ce qui fait du pharmacien son acolyte habituel. Or s'il existe une abondante littérature sur la médecine et les médecins, la pharmacie et les pharmaciens sont déshérités. Une absence qui serait chargée de sens ?

Ce que raconte ce pharmacien – une pharmacienne qui réserve le féminin à l'épouse du détenteur d'officine – vise à... remédier à ce déséquilibre. C'est un témoignage vivant, parfois même touchant, d'une lecture facile, sur une longue pratique d'officine et sur la bonne société des gens de lettres qu'elle a fréquentés avec son mari, écrivain. D'où un continuel mélange entre la substance réputée active (les enjeux et les étapes de la vie professionnelle) et l'excipient (la vie familiale et mondaine).

Hélas, bien peu d'humanisme authentique se dégage de ce mélange, pourtant nourri des bouleversements

des pratiques médicales, depuis les années 1940. Le discours est souvent convenu, qu'il s'agisse de la motivation initiale (le désir de combattre la mort), de l'estime teintée de condescendance à l'égard des préparateurs et des assistants, de la compassion restreinte pour les clients ou pour les réfugiés espagnols que, jeune étudiante, elle côtoie en 1938. On ne trouve pas non plus d'allusion à une quelconque concertation avec les médecins prescripteurs. Les pharmaciens ont du mal à sortir de «l'ombre de M. Homais»...

P. Fougère rappelle que c'est un même mot du grec ancien qui désigne à la fois le remède et le poison. En conséquence, elle détaille la dramatique histoire du Stalinon (92 décès), qui illustre bien cette dualité et qu'ont fait un peu oublier d'autres affaires moins anciennes, telles celles de la Thalidomide ou du Distilbène. Cependant elle utilise surtout cette relation d'un drame pour déplorer la tentative de remise en ordre de la profession qui s'en est suivie, dans les années 1960. Refus d'être payé à l'acte, comme les médecins, et volonté de maintenir la confusion entre profession libérale et commerciale, ainsi que le monopole de la parapharmacie. L'extension des «selves» de cosmétiques et produits variés, qui ont transformé les pharmacies en bazars, ne semble pas lui poser de problème. On nous indique la part du fabricant, du grossiste, de la TVA dans le prix des médicaments, mais pas celle du détaillant... On saura pourtant qu'elle est soumise aux restrictions de la «marge lissée».

Une bonne place est faite à l'explosion de la psychopharmacologie et aux

«médicaments du bien-être», après le succès de la Chlorpromazine, dans les années 1950. En revanche, l'enthousiasme général pour les effets quasi miraculeux des antibiotiques ne semble pas avoir exagérément gagné la jeune pharmacienne de l'immédiat après-guerre, pas plus que les «splendeur et misères des cortisones». L'étrange voisinage entre drogues légales et illégales dans les officines les désignent pour des agressions répétées : l'auteur n'y a pas échappé, mais elle accuse d'abord «le laisser-aller qui succède aux guerres»...

Réticente à l'égard de la pilule et de l'interruption volontaire de grossesse, elle accepte assez bien qu'on soit brusquement passé de la prohibition à la quasi-obligation des préservatifs, sauf s'il faut les avoir parfumés... Au terme d'une vie professionnelle longue et réussie, insérée dans une vie familiale et bourgeoise accomplie, l'auteur garde une foi intacte en la médecine et en ses pratiques, ainsi qu'un optimisme sans remise en cause dérangeante. Une lecture de détente, genre «bonnes soirées».

Maurice PASDELOUP

Physique

Électrostatique et magnétostatique. Ampère, Coulomb, Maxwell et les autres...

Michel Saint-Jean, Jean Matricon et Janine Bruneaux. Éditions Diderot Multimédia, 1997.

Un bon manuel de physique destiné aux premiers cycles universitaires, ainsi qu'aux préparations aux grandes écoles, doit répondre à deux exigences contradictoires. Tout d'abord, il doit, évidemment, contenir de la Physique, avec un grand «P». C'est-à-dire qu'il doit être pragmatique, fonder ses raisonnements sur le réel, laisser une part importante à l'expérimentation, montrer le cheminement des idées sans cacher les aspects intuitifs, etc.

D'autre part, il doit satisfaire sa clientèle, surtout constituée d'étudiants dont le but essentiel est de réussir leurs examens ou leurs concours. Ceux-ci, par souci d'efficacité, se tournent plutôt vers des manuels formels et emplis de calculs, car ils croient perdre leur temps